

LECTURES DE FILLES, LECTURES DE GARÇONS ?

par Marc Soriano

Longtemps, les livres pour enfants se sont donné pour fonction de moraliser et de proposer des modèles. D'où, deux littératures distinctes : l'une, axée autour des toilettes de ces demoiselles, les soins du ménage et de la maternité, l'autre se réservant les farces et bagarres des collégiens, les aventures exotiques et la guerre.

Au XIX^e siècle, cette répartition des rôles culmine dans deux œuvres majeures qui la reflètent jusqu'à la caricature. Chez la Comtesse de Ségur, les hommes sont, pour la plupart, coléreux, vaniteux, faibles et inefficaces, alors que la plupart des femmes sont pieuses, sincères et actives. Chez Jules Verne au contraire, presque toutes les femmes sont rébarbatives, décevantes ou évanescents, alors que presque tous les hommes, surtout pendant leur adolescence, sont généreux, nobles et beaux.

L'admirable *Histoire des femmes*¹ nous rappelle que la conquête de l'égalité des droits pour elles a été un long combat et qu'il est loin d'être achevé. Cette égalité, affirmée en théorie, est loin d'être entrée dans les mœurs. Les femmes qui constituent 52% de la population française, ne sont représentées au Parlement et dans les cercles dirigeants

que dans la proportion de 5 à 10%. A travail égal, leur salaire est inférieur de 30% à celui des hommes. Bien plus, on les rend souvent responsables du chômage et on les parque dans le travail intérimaire et le temps partiel. C'est - assurent les bons apôtres -, pour leur permettre d'exercer leur fonction de mères et de maîtresses de maison, travail qui, du reste, n'est pas considéré comme tel et qui, par exemple, n'entre pas en ligne de compte dans le calcul des retraites. Beaucoup de femmes et de plus en plus d'hommes commencent à prendre conscience de ces injustices et luttent pour que changent les lois et surtout les mentalités. Autre conséquence de cet état de fait : une « crise d'identité » masculine, une réflexion sur les rôles que la société assigne à chaque sexe, débat qui se retrouve dans plusieurs ouvrages récents, *La Fabrique du sexe* de Thomas Laqueur², *XY* d'Élisabeth Badinter³ ou *Les Hommes et les femmes* de Françoise Giroud et Bernard-Henry Levy⁴.

La littérature de jeunesse des années 1990 reflète-t-elle cette crise ? Évelyne Brouzeng, dans son étude sur « L'Image de la femme dans quelques albums et documentaires⁵ » aboutit à des conclusions accablantes.

(1) *Histoire des femmes*, éd. Plon, 1992. 5 volumes (voir *La Revue des livres pour enfants*, n°149).

(2) Gallimard, 1992. Voir compte rendu in : *La Revue des Livres pour enfants*, n°149.

(3) Odile Jacob, 1992, voir même revue.

(4) Olivier Urban, 1993.

(5) in : *Nous Voulons lire*, n°97, décembre 1992.

Les stéréotypes sexistes dominent même chez plusieurs très bons artisans du livre pour enfants. Aux hommes les métiers de savoir et de direction (médecins, ingénieurs) aux femmes, ceux d'exécution (infirmières, cuisinières).

Il est toutefois remarquable que cette enquête qui scrute avec lucidité la production commerciale, ne s'intéresse pas à l'effort de quelques petites entreprises comme Le Sourire qui mord ou autrefois les Éditions des femmes qui justement ont innové dans ce domaine.

Sans doute faut-il identifier et dénoncer les stéréotypes délétères, mais il faut signaler et promouvoir les artistes qui ont le courage de les remettre en question. Aussi, pour éviter les généralités, j'ai choisi aujourd'hui de m'intéresser aux derniers livres de deux écrivains authentiques, Daniel Pennac et Susie Morgenstern ; car justement, chez l'un comme chez l'autre, on retrouve cette interrogation fondamentale.

Daniel Pennac qui vient de recevoir le prix Charles Perrault pour son très bel essai *Comme un roman*⁶ lance une série de brefs « polars » pour les adolescents, centrés autour de Kamo, un garçon de treize ans⁷. Son père est mort depuis peu, en lui recommandant sa mère. « *Elle se goure jamais* ». Effectivement c'est un magnifique spécimen de femme, et pas seulement de mère. Elle crée son entreprise, invente une méthode très personnelle pour faire apprendre les langues étrangères à son fils et à beaucoup d'autres. On pourrait peut être lui reprocher d'intervenir trop dans la vie de Kamo. Au fait, ne faut-il pas essayer de décrypter ce nom ? En verlan, il donne *moka* ce qui nous oriente vers une interprétation antira-



L'Évasion de Kamo,
ill. J.P. Chabot, Gallimard

ciste de l'œuvre, assez vraisemblable ; mais par anagramme, on découvre *amok*, terme polynésien signifiant *tabou* et concernant plus spécialement le tabou de l'inceste.

Aussi bien, il est clair que c'est une « *mamma* » indépendante, intelligente et active. On découvrira dans le second volume⁸, lorsqu'elle part à la recherche de ses racines, qu'elle vient de Russie. On comprend ainsi que toutes les mères - et finalement chaque être vivant - est dépositaire d'une infinité d'histoires qui s'entrecroisent et tissent l'histoire. Le troisième volume⁹ s'articule autour d'un professeur terrible. Il propose un sujet de devoir impossible. Saura-t-il le traiter lui-même ? Son corrigé chaotique révèle la fragilité des enseignants et, du même coup, celle des pères. Le schéma du roman policier est respecté, mais le suspense concerne des problèmes de civilisation.

Même habileté créatrice chez Susie

(6) Gallimard, 1992, voir compte rendu in : *La Revue des Livres pour enfants*, n°145.

(7) Gallimard jeunesse, 1992. *L'Agence Babel*.

(8) idem. *L'Évasion de Kamo*.

(9) idem. *Kamo et moi*.



Un Papa au piquet.
ill. J.C. Sarrazin, Ecole des loisirs

Morgenstern. Son bref récit *Un Papa au piquet*¹⁰ utilise de façon astucieuse la très ancienne technique du « monde à l'envers ». Le premier jour d'école ne bouleverse pas le petit garçon mais son père, papa poule qu'il faut rassurer et cajoler. C'est un texte d'une drôlerie irrésistible à la première lecture. Et c'est seulement à la seconde qu'on s'aperçoit qu'il s'agit aussi d'une réflexion sur la répartition des rôles dans le couple.

Mais c'est dans *L'Amerloque*¹¹ que le problème des droits et de la spécificité de la femme est posé avec le plus de profondeur et de finesse, sans que le lecteur même attentif y prenne garde, passionné qu'il est par la verve trépidante et par les inventions baroques de la conteuse. La treizième « fille au pair » anglophone qui débarque dans ce spacieux appartement du XVII^e arrondissement de Paris pour materner une Mathilde

de treize ans est une Elsie noire de dix-huit ans, pur produit d'une Amérique à la fois profonde et contestataire. Elle bouleverse les habitudes et les horaires de cette famille bourgeoise, fait irruption chez les voisins qu'on voulait ignorer, pose avec franchise la question de la sexualité des adolescentes (sujet tabou dans la littérature de jeunesse). Le roman s'achève sur un nouvel et ébourifant « monde à l'envers » : c'est la mère et non la fille qui « tombe enceinte », dans ce cercle familial où les pères, trop nombreux, fuient leurs responsabilités. En prime, *L'Amerloque* présente aussi une fresque juste et drôle du heurt entre la civilisation américaine et la notre. Si les prénoms choisis par l'artiste ont un sens, conscient ou non, comme on l'a vu chez Pennac, ne peut-on pas lire phonétiquement celui d'Elsie ? Elle scie la branche des préjugés sur laquelle nous sommes tranquillement assis.

Lectures de filles ? Lectures de garçons ? Les garçons s'amuseront beaucoup en lisant Susie Morgenstern et les filles découvriront Daniel Pennac avec émerveillement. S'agit-il pour autant de livres du type jeans-unisex ? Pas du tout.

Pennac avec la vigueur d'un homme et Morgenstern avec la ténacité et la grâce d'une femme posent, chacun à sa façon, avec leur sensibilité d'artiste, la même question : Tout en aimant nos parents, comment devenir différents et meilleurs qu'eux, et en particulier, comment établir l'égalité des droits de la femme en respectant sa spécificité ? ■

(10) École des Loisirs, 1993.

(11) Ecole des loisirs, 1992.